

SUR LES ESPÈCES DU GENRE *EPIMEDIUM*, par **M. A. FRANCHET** (1).

Depuis la publication de la monographie des *Epimedium* (2) donnée en 1834 par l'éminent botaniste belge Ch. Morren, et par Jos. Decaisne alors attaché au Muséum de Paris, aucun travail d'ensemble n'a été fait sur les espèces qui constituent ce petit genre. La précocité de leur floraison, la forme assez bizarre de leur périanthe, l'élégance de leur feuillage, ont pourtant attiré depuis longtemps sur elles l'attention des horticulteurs et leur ont valu l'avantage d'une iconographie presque complète. Des figures assez nombreuses ont ainsi été consacrées, soit aux espèces purement botaniques, soit à des formes ou variétés remarquables par leur coloris ou par la grandeur de leurs fleurs. Ces formes ou variétés obtenues à la suite de semis par sélection, ou peut-être d'hybridations, ont malheureusement reçu des noms, au même titre que les espèces dont elles dérivent. De là un chaos inextricable dont on peut se faire une idée dans les jardins où elles sont spécialement cultivées, ou dans les ouvrages d'horticulture. J'ai voulu tenter ici d'éclaircir un peu ces obscurités, sans trop me flatter d'avoir complètement réussi. C'est toujours une difficulté, parfois insurmontable, de dégager des plantes longuement modifiées par la culture et de les ramener d'une façon satisfaisante aux types d'où elles sont issues. Je me suis vu ainsi forcé d'établir un chapitre spécial pour la majeure partie des *Epimedium* répandus dans les jardins et toujours dépourvus d'indications concernant leur origine; aussi le genre, tel que je le présente ici, n'est-il constitué que d'espèces observées à l'état spontané.

En laissant de côté les deux genres séparés par Morren et Decaisne, l'un sous le nom de *Vancouveria*, dont les fleurs sont construites sur le type 3, l'autre sous le nom d'*Aceranthus*, parce que ses pétales sont dépourvus d'éperon, le nombre des espèces d'*Epimedium* est de six dans la monographie de ces auteurs; ils les partagent en deux sections: l'une, *Macroceras*, dont les pétales ont l'éperon très développé; l'autre, *Microceras*, à éperon très court. M. Baillon a démontré depuis longtemps (3), et après lui M. Marchand, que le développement de l'éperon ne présentait aucun caractère de fixité: M. Baillon ayant constaté que dans une fleur d'*Aceranthus* un ou plusieurs pétales pouvaient se pro-

(1) Voyez séance du 17 juin 1885, session de Charleville, page XLVII.

(2) *Observations sur la flore du Japon, suivie de la Monographie du genre Epimedium*, par Ch. Morren et J. Decaisne (*Ann. des sc. nat. sér. 2, vol. II, p. 347, cum tabulis tribus*).

(3) *Adansonia*, II, 270.

(4) *Ibid.* IV, 128.

longer postérieurement en éperon ; M. Marchand étudiant, d'autre part, la plante cultivée sous le nom d'*E. Musschianum* (*E. Youngianum* Fisch.), dont les pétales se montrent tantôt éperonnés, tantôt dépourvus de cet appendice. Le résultat de ces observations amenait à conclure, d'une part à la suppression du genre *Aceranthus*, suppression que M. Baillon regardait comme nécessaire et qu'il effectua dans l'*Histoire des plantes*, III, p. 54 et 74, d'autre part à ne plus donner au développement de l'éperon même la valeur d'un caractère de groupe. M. Baillon, qui n'avait à s'occuper des espèces que d'une façon accessoire, maintint cependant leur sectionnement tel que l'avaient établi Morren et Decaisne, en y ajoutant toutefois une troisième section *Dimorphophyllum*, qu'il créa pour l'*E. pinnatum* Fisch., en le caractérisant par la présence de 5 ou 6 folioles verdâtres formant les divisions les plus extérieures de la fleur, de 4 sépales beaucoup plus grands, jaunes et pétaloïdes, et de 4 pétales très petits, rouges, brièvement éperonnés, entre lesquels les étamines font longuement saillie.

Les documents concernant le genre *Epimedium*, acquis depuis le travail de M. Baillon, ne permettent guère d'accepter le sectionnement qu'il propose. J'ai cru trouver l'idée d'un groupement vraiment naturel dans une note de Fischer, insérée dans un livre peu connu, le *Sertum petropolitanum*. Tout en acceptant les deux divisions proposées par Morren et Decaisne, il en créa une nouvelle, correspondant exactement au *Dimorphophyllum* de M. Baillon, mais fondée sur des caractères de végétation, c'est-à-dire sur l'absence de feuilles sur la tige florifère, les feuilles naissant ainsi toutes sur le rhizome.

M. Baillon, tout en admettant jusqu'à un certain point l'importance du nombre des pièces du verticille, a établi (1) que le genre *Vancouveria* ne pouvait être maintenu sur la seule considération de ses fleurs formées de verticilles trimères, alors surtout qu'il y avait des exemples d'*Epimedium* à fleurs normalement dimères, présentant 5 sépales et 5 pétales (2) ; c'est aussi dans les fleurs que j'ai cru trouver le caractère le plus sérieux pour l'établissement des sections de ce genre, selon qu'elles sont formées de verticilles dimères ou trimères. La disposition des feuilles qui peuvent manquer ou exister sur la tige florale m'a fourni un caractère de deuxième ordre, et dans le dernier cas leur nombre m'a semblé constituer une nouvelle base de groupement que je n'ai jamais vu varier, aussi bien dans les plantes cultivées que dans les plantes spontanées ; le caractère emprunté à la longueur relative de l'éperon se trouve ainsi relégué au dernier rang et ramené à la valeur que lui mérite son peu de constance.

(1) *Histoire des plantes*, III, 56 ; *Bull. Soc. Linn. de Paris*, p. 407.

(2) *Ibid.* III, 56.

Les auteurs se montrent assez partagés sur la terminologie à employer pour désigner les nombreux verticilles qui constituent le périclype : les uns ont appelé calice les trois ou quatre séries de folioles les plus extérieures, donnant le nom de *pétales* aux quatre pièces internes toujours plus grandes et pétaloïdes, et considérant alors comme des *nectaires* les quatre pièces de forme irrégulières qui sont le plus rapprochées du verticille staminal ; d'autres, comme M. Baillon, ont nommé *sepales* toutes les pièces extérieures planes, et *pétales* les quatre ou six pièces irrégulières, presque toujours tubuleuses, qui confinent aux étamines.

J'ai cru pouvoir ici donner le nom de *bractées* aux pièces qui constituent les verticilles extérieurs, les deux pièces du premier verticille étant ordinairement de nature un peu herbacée et passant d'ailleurs insensiblement aux quatre pièces plus intérieures, larges et pétaloïdes, qui me semblent représenter plus spécialement le *calice* ; quant aux quatre pièces intérieures, je les ai considérées comme *pétales*, à l'exemple de M. Baillon.

D'après ce que je viens d'exposer, je crois pouvoir grouper les espèces du genre *Epimedium* dans l'ordre suivant :

I. EUEPIMEDIUM.

Flores dimeri.

A. GYMNOCAULON. — Folia omnia radicalia ; pedunculus communis e rhizomate ortus, aphyllus.

1. *E. pinnatum* Fisch. — Perse et Caucase.

2. *E. Perralderianum* Coss. — Algérie.

B. PHYLLOCAULON. — Caulis floriferus foliatus, foliis 1 vel 2, vel pluribus ; pedunculus oppositifolius vel inter folia duo ortus.

α. Caulis floriferus monophyllus.

† Calcar subulatum sepalis interioribus longius, vel illa subæquans.

3. *E. macranthum* Morr. et Dcne. — Japon.

‡ Calcar cylindricum obtusum, vel tantum saccatum, vel nunc ad foveolam oblongam adductum.

4. *E. alpinum* L. — Europe centrale et australe.

5. *E. diphyllum* Lodd. — Japon.

β. Caulis floriferus diphyllus, foliis suboppositis.

Calcar subulatum sepalis interioribus longius, vel illa subæquans.

6. *E. Davidi* Franch. — Thibet.

7. *E. acuminatum*, sp. nov. — Chine orientale.

† Calcar cylindricum obtusum, vel saccatum.

8. *E. sinense* Sieb. — Chine; Japon?

9. *E. pubescens* Maxim. — Chine centrale.

γ. Caulis floriferus polyphyllus, foliis alternis.

10. *E. elatum* Morr. et Dene. — Himalaya.

II. VANCOUVERIA.

Flores trimeri.

11. *E. hexandrum* Hook. — Amérique septentr. occid.

(A suivre.)

NOUVELLES OBSERVATIONS DE TÉRATOLOGIE PHANÉROGAMIQUE, par M. Édouard HECKEL.

I. Dans ces dernières années, le marché de Marseille a été particulièrement riche en Cédrats monstrueux provenant d'Espagne et des îles Baléares, à ce point que pendant longtemps la monstruosité par dialyse carpellaire devint dominante à l'exclusion de la forme normale. Cette anomalie est du reste fréquente dans les Aurantiacées. Dans le cas particulier au Cédrat, elle présentait la variation morphologique particulière qui consiste en une dialyse imparfaite des carpelles, laissant subsister une jonction manifeste entre les carpelles à leur partie inférieure. D'autre part, les carpelles ainsi disjoints s'étant développés inégalement en forme de cornes allongées et pointues, il en résulte une apparence bizarre de digitation fantastique. Cette monstruosité est, paraît-il, très commune au Tonkin, ainsi que me l'écrit M. Cabasse, pharmacien de la marine à Hanoï, où ils seraient, de la part des indigènes, l'objet d'une vénération spéciale sous le nom de *main de Bouddah*, de même que les Orientaux ont appelé *Palma Christi* les feuilles digitiformes du Ricin. Le plus souvent on les trouve en effet divisées en cinq doigts comme la main, d'où leur est venue la dénomination superstitieuse que les Annamites leur donnent. On retrouve ces formes bizarres dans l'architecture annamite, comme on trouvait les feuilles d'Acanthe dans l'architecture